

TROIS SIÈCLES DEPUIS L'ÉLECTION DE DIMITRIE CANTEMIR  
EN TANT QUE MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE BERLIN

## DIMITRIE CANTEMIR, LE MORALISTE

EUGEN SIMION

Membre de l'Académie Roumaine

Membre de l'Académie des Sciences Morales et Politiques de France

### 1. *La source du mal c'est l'ignorance.* *Sur les notions de „ceință”, „câtință” et „feldeință”*

Aujourd'hui, à la relecture, on constate que l'auteur du *Divan* est, avant toutes choses, un bon moraliste. Quoi qu'il écrive (une histoire de l'Empire ottoman, une biographie, un roman allégorique ou un essai sur un thème religieux), il pense et s'exprime en moraliste, c'est-à-dire en observateur attentif de la vie des gens et en esprit qui médite sur la destinée de l'homme pendant son bref séjour terrestre. Un moraliste – j'ai hâte de le préciser - né, élevé et formé du point de vue intellectuel au carrefour de plusieurs cultures: la culture du sud-est européen (balcanique) fortement teintée de tradition byzantine, la culture du proche-Orient, la culture de l'Est proprement-dit (la Russie) et, par l'intermédiaire des lectures et des contacts avec des gens de France et d'Allemagne, la culture de l'Occident européen. *Le Divan* (paru en 1698) nous laisse comprendre qu'il avait lu, outre la *Bible*, les auteurs grec et latins et qu'il appréciait surtout les stoïques. Il cite souvent Cicéron, Sénèque, Épictète et saint Augustin. Il invoque Aristote une seule fois, Erasme deux fois, mais jamais Descartes et Montaigne. Une source très sûre pour le jeune Cantemir est représentée par le Polonais Andreas Wissowatius, un protestant érudit, auteur du livre intitulé *Stimuli virtutem, fraena peccatorum*, publié à Amsterdam en 1682. Dimitrie Cantemir traduit et reproduit ce livre dans la partie III de son *Divan*, en tant que solution philosophique de conciliation dans le dialogue du *Sage* avec *le Monde*.

Wissowatius est un disciple d'Érasme; il croit que la source du mal c'est l'ignorance. Par l'éducation, l'homme peut s'engager dans la voie de la vertu et peut ainsi écraser en lui le mal qui pousse dans les ténèbres de l'ignorance. En reprenant ces idées et en lançant lui-même d'autres dans le débat, Dimitrie Cantemir reste fidèle à la théologie chrétienne mais, comme tout esprit créateur et, surtout, comme un vrai moraliste, il ne se contente pas de reproduire les enseignements de l'Évangile. Il les commente et, en les commentant, il introduit ses propres idées de même que (on l'a souvent souligné) les idées des philosophes païens ... Dans toutes ces réflexions, Cantemir s'affirme, disais-je, comme un esprit pénétrant, un esprit de l'Orient,

baroque, attentif au mouvement des idées et à la construction fastueuse de la phrase. Si nous admettons que les deux symboles fondamentaux du baroque sont *Circé* et *le Paon* - c'est-à-dire le symbole de la métamorphose et celui de l'ostentation (selon Jean Rousset) - alors Cantemir est, par excellence, un baroque. Je dirais: un esprit baroque né et formé du point de vue intellectuel dans un espace dominé par les traditions byzantines. Il construit une langue et invente les concepts dont il a besoin. Il emploie *ceință* pour définir la qualité des choses (*qualitas*), *câtință* pour traduire en roumain la notion de quantité de la logique aristotélicienne et *feldeință* pour „genre”, „quel genre de” (*qualis*).

Je n'ai choisi que ces trois notions également évoquées par Constantin Noica, ce philosophe du langage, dans la tradition de Nietzsche et de Heidegger... Le regretté Virgil Cândea, l'un de nos meilleurs spécialistes de Cantemir, a dressé un riche glossaire des termes inventés par Dimitrie Cantemir afin d'exprimer ses méditations sur le monde. Il emploie *frica cerească* pour parler de la peur de Dieu, *foc curățitoriu* (c'est-à-dire purgatoire), *disidemonie* (superstition), *diavolie* (abjection, agissement du diable), *fericință* (bonheur) sur terre et dans l'au-delà; il écrit *tuboște* (amour), *isteciune* (science; habileté), il fait des commentaires sur l'homme *lenitor* (paresseux) ou bien sur l'homme *nefățărnicit* (sincère) de même que sur *nedumnădzăire* c'est-à-dire l'infamie ... Et puisque nous parlons de l'homme *lenitor*, il faut rappeler le fait que *avenia* (la cruauté, le manque d'humanité) et *buiecia* (la vanité) figurent parmi les faiblesses morales dont parle Cantemir. Un individu peut être *adulmăcos* (curieux, fouineur), *clevetnic* (intrigant), *amăgelnic* (trompeur, séducteur) ou *calicios* (très pauvre) et, lorsqu'il parle, il lui arrive d'être *buiguitor* (confus; bredouilleur). Le comportement d'un autre, dit le moraliste Cantemir, est *dihănesc*, c'est-à-dire sauvage ou *pizmăluitar* (envieux, en d'autres termes) ou, bien au contraire, il est civilisé, exemplaire, c'est-à-dire *paradigmat* et *întemeliitor* (constructeur, créateur, fondateur).

Certains de ces termes sont disparus de la langue; d'autres existent toujours et sont encore utilisés par les gens de lettres pour suggérer l'effort déployé par l'esprit médiéval roumain afin de forger un langage philosophique et moraliste dans une langue néo-latine orientale ayant intersecté des langues appartenant à d'autres familles et d'autres cultures. Envisagé de ce point de vue, Dimitrie Cantemir nous apparaît comme un esprit de synthèse, un homme sans préjugés, un *homo europaeus* on pourrait dire. Il veut savoir tout et finit par connaître beaucoup de choses. Il suffit de lire attentivement son roman allégorique (*L'Histoire hiéroglyphique*), *Le Divan* et ses études théologiques pour surprendre, disais-je, les subtilités de son moralisme. Une vocation moraliste qui englobe aussi le plaisir de jouer, de choisir et de provoquer le paradoxe, enfin le plaisir de *ritorisi* (faire de la rhétorique) et de construire des phrases brillantes. Le dialogue du *Sage* avec *le Monde* est, en fait, un jeu supérieur de l'esprit. On y surprend la joie de polémiquer et d'anéantir la logique de l'adversaire, de couper les cheveux en quatre et de classer les entités physiques et morales par catégories non sans une ironie secrète (l'ironie intellectuelle). Je choisis, au hasard,

sa réflexion sur *avuția* (la richesse): „căci *avuția* mai vârtos închide decât deschide, și mai mult oprește decât îndeamnă” („car la richesse enferme plus qu'elle n'ouvre, empêche plus qu'elle ne stimule”). Une idée puisée, certes, dans la *Bible*. Cantemir l'introduit dans la sphère de la méditation, il cite Sénèque („bien qu'il fût païen”) et saint Augustin et, après avoir fait défiler ces idées à travers plusieurs domaines de l'esprit, il exprime la morale de la fable: „căci *avuția* mai vârtos închide decât deschide, și mai mult oprește decât îndeamnă” („car la richesse enferme plus qu'elle n'ouvre, empêche plus qu'elle ne stimule”). Enfin, l'aphorisme de Cantemir tranche la gorge pécheresse de la richesse triomphante par ces paroles mémorables: „*avuția* naște mândria cea spurcată”... („la richesse engendre l'ignoble vanité”).

## **2. „Dis-moi, en toute vérité et sans tricherie, où et comment ils s'en sont allés?”**

La phrase essentielle de ces réflexions puisées un peu partout mais surtout dans la *Bible*, est la phrase de l'*Ecclésiaste* reprise dans *La dispute du Sage avec le Monde...* et mise dans la bouche du *Sage*: „vanité des vanités, tout est vanité”. La vanité du monde c'est le point de départ de toute chose. Le *Monde* se vante, par exemple, „d'être le royaume du bien” et lorsque le *Sage*, sceptique, cite la phrase ci-dessus, il se défend en disant que s'il est méchant, le mal vient de Dieu parce que Dieu est son créateur. De sorte que le bien et le mal qui existent dans le monde sont programmés par la divinité. Une idée que les philosophes ne cessent de tourner et de retourner. On la retrouve aussi dans les cours de Nae Ionescu. Cantemir reproduit les textes sacrés dans un style et un langage qui lui sont propres: „Quel jugement plus dur que tout le mal tu m'appliques? Car si Dieu, mon créateur, me fit parfait, alors ne faut-il pas dire que c'est bien, qu'il a vu que tout est bien?”. Le *Sage* ne s'avoue pas vaincu par cette question de bon sens et y répond par l'argument du péché originel: le créateur divin a créé, certes, l'homme bon mais celui-ci, en mangeant le *fruit* défendu, a désobéi et a permis ainsi au mal de pénétrer dans son être ....

C'est de cette manière que le dialogue est mené, avec des arguments et des subtilités de fins connaisseurs en matière de textes sacrés. Lorsque la vanité des choses de ce monde revient sur le tapis, la voix du philosophe acquiert des accents lyriques et sa fantaisie se déploie sur d'immenses espaces. Il s'agit d'un thème bien connu, que Miron Costin avait déjà développé dans ses chroniques. Cantemir fournit des exemples de gaspillage, dans le temps, des biens matériels et de disparition des gloires humaines en discourant intelligemment autour du motif de l'*Ecclésiaste*: „Que sont devenus les grands, les admirables et fameux empereurs des Perses? (.....) Où sont Xerxès I<sup>er</sup> et Artaxerxès I<sup>er</sup> qui se voulaient les égaux de Dieu et se considéraient plus forts que tous les humains voulant régner sur les eaux de la mer et sur les vagues de la tempête et ordonnant à leurs hommes de battre la mer avec des bâtons et de l'enchaîner parce qu'elle avait détruit le pont qu'ils avaient jeté par-dessus le détroit de Chersonèse (appelé aujourd'hui Bogaz-Isari) et qui avaient accompli d'autres prouesses encore? Où est disparu Alexandre le Grand, dit le

Macédonien, appelé „grand” non que son État fût grand mais parce qu’il avait mené de grandes et terrifiantes guerres et avait envahi beaucoup de pays? Et je ne vais plus m’enquérir des autres fameux empereurs des Grecs anciens, je vais m’en tenir aux plus récents: où est passé le grand Constantin, fondateur de Byzance? Où retrouver Justinien, celui qui a érigé cette merveilleuse et louée de tous basilique de Sainte Sophie, fameuse dans les quatre coins du monde aussi vrai que la terre est ronde? Où sont Dioclétien, Maximien et Julien, les grands et puissants tyrans? Où sont Théodose le Grand et Théodose le Petit? Où sont Basile le Macédonien et son fils Léon Sophos, de même que d’autres empereurs des Grecs tous aussi grands, puissants et fameux? Où sont les empereurs de Rome, la cité qui a triomphé de toutes les autres? Où sont passés Romulus, son fondateur, et tous les autres, jusqu’à Jules César auquel ils ont tous prêté-serment d’allégeance? Et que te dirai-je de plus? Où sont nos aïeux et nos ancêtres, où sont nos frères et nos amis auprès desquels nous vivions naguère et qui maintenant sont disparus et semblent même n’avoir jamais existé? Dis-moi, en toute vérité et sans tricherie, où et comment ils s’en sont allés?”.

Le philosophe aime, à ce qu’il paraît, ce discours mélancolisant sur le caractère éphémère du monde et sur la vanité des grandeurs humaines car il le reprend quelques pages plus loin avec, presque, les mêmes éléments et en débouchant sur la même morale de la fable: les richesses du monde ne sont que fumée, les biens ont été réduits en *poussière* et les délices se sont transformés en „cendre et poudre que le vent emporte”. Même l’honneur et la gloire ne sauraient résister et deviennent „insulte et diffamation”, dit le moraliste par la voix attristée du *Sage*. Le *Monde*, son partenaire de dialogue, reprend l’idée de vanité dans une vision démythisante avec un langage moins prophétique et nullement lyrique pour l’exacerber en louant avec cynisme son esprit destructif et ses agissements désastreux: „Son sceptre [le sceptre de l’empereur], je l’ai donné à quelqu’un d’autre; ses richesses et ses biens pour lesquels il n’a aucun mérite je les ai distribués; ses pouvoirs et ses méfaits je les ai ensevelis dans les entrailles de la terre; ses chevaux et ses chars je les ai détruits dans les champs; les vautours et autres oiseaux du ciel ont dévoré ses cavaliers sur les collines et ses fantassins dans les campagnes; leurs armes ont été rongées par la rouille; leurs cités, d’autres les ont détruites et anéanties; leurs fossés se sont remplis d’immondices et leurs beaux créneaux abandonnés sont tombés en ruine; ses animaux, je les ai donnés en pâture aux bêtes; les palissades de ses vignes au feu et ses raisins ont été foulés par des pieds étrangers, ses vergers et ses arbres fruitiers ont été abattus par la hache et par la main qui n’a jamais rien planté; leurs maîtresses raffinées, je les ai transformées en catins publiques; leurs fleurs ont été cueillies par des mains étrangères et des narines inconnues ont respiré leur odeur; leurs palais je les ai transformés en repaires d’hiboux et de chouettes. Voilà que justice a été faite: ils vont jouir et hériter ensemble de tous les dons”.

Le dialogue, démarré de cette manière, n’est pas dépourvu de confrontations dures et de mots blessants. Le *Sage* appelle son hypocrite partenaire „bête aboyante

et diseuse de mensonges". Le *Monde* ne se laisse pas intimider et calomnie le *Sage* en le traitant de „bailleur de billevesées”, contestant ainsi son savoir et son style: „misérable et ignorant de tout” ... Caractérisations dures, il faut le reconnaître, capables de mettre fin à tout dialogue. Pourtant le dialogue continue, même si les paroles „blessantes” vont se répéter („oh, esprit creux et tête de linotte”, „bailleur de billevesées et diseuse de mensonges”, „rustre”). On découvre aussi, au cours de cette joute verbale autour du destin et de la conduite de l'homme morale (thème essentiel du *Divan*) des moments de séduction, des paroles courtoises. Le *Monde* - qui part avec un handicap parce qu'il représente les illusions et les tromperies de l'existence - fait parfois preuve de diplomatie parce que, une fois la fâcherie oubliée, il s'adresse au *Sage* (symbole de l'ascèse médiévale) avec cette formule cordiale: „oh, mon honnête ami et cher fils”. La diplomatie, la cordialité ne résistent pas longtemps et, lors d'une nouvelle confrontation d'opinions, le langage redouble de dureté. Le *Sage* s'étonne, en maniant une perfide ironie, de la tentative du *Monde* de vanter les merveilles du monde terrestre par des jeu de mots intraduisible en français: „în mare mărimă a mirării mirându-mă și uitându-mă stau...” („En grande grandeur de mon étonnement m'étonnant, je reste regardant ...); et le *Monde*, pour ne pas être en reste, l'attaque plus ouvertement avec des mots durs: „oh, pauvre homme, comme tu es devenu géniteur de mensonges et source de paroles vaines”.

De telle joutes verbales n'interrompent pas, je le répète, le dialogue et, comme on va le constater, les héros de cette compétition spirituelle finissent par s'entendre et proposer une morale commune. Leurs points de repère sont religieux (notamment orthodoxes), mais la fantaisie de l'idéation s'évade vers d'autres espaces culturels aussi. L'homme est appelé „le petit univers” et, puisqu'il bénéficie de la lumière de la foi, il doit aboutir à la vérité et „dissiper et disperser” l'erreur et les ténèbres. Afin de vivre comme une créature pensante, il doit toujours avoir présentes à l'esprit trois choses: *la mort*, *la résurrection* et *le jugement dernier*. Ce pourquoi il doit faire amende honorable et éviter les „ignobles tentations humaines”, telle la luxure ou la convoitise („l'ignoble richesse”) dont on a parlé ci-dessus. Le philosophe ne recommande pourtant pas de renoncer au monde mais seulement de mettre un frein à la débauche, il propose la maîtrise de soi devant les beautés trompeuses du monde: „Ne raffole pas des beautés de ce monde” ou „l'amour de la beauté n'apporte que malheur car, comme le raconte l'histoire, la fameuse cité de Troie a été détruite pour l'amour d'une femme, Hélène, et Ève a été tentée par la beauté du fruit défendu” ... La première citation est une paraphrase des *Paraboles* bibliques, la deuxième est une parabole qui circule dans la littérature médiévale à tendance moralisatrice. Cantemir fait appel à saint Augustin et à l'apôtre Paul pour flétrir les excès du monde et glorifier les joies de l'âme croyante: „La sagesse du corps signifie mort” et „Malheureuse l'âme qui s'est détachée de toi (Oh, Mon Dieu) en espérant acquérir quelque chose de meilleur” ... Il cite une fois Thalès, le philosophe qui pousse l'homme vertueux à fuir trois maux - *le feu*, *la femme* et *la mer*. *Le feu et la femme*, on peut le comprendre; mais pourquoi Cantemir, qui baigne pendant si longtemps dans un milieu méditerranéen, place-t-il *la mer* parmi les calamités qui

menacent l'homme? De Wissowatius, il reprend quelques phrases que le poète Nichita Stanesco - amateur de telles subtilités de langage - aurait aimées: „Apprends à mourir” et „pour que mort tu vives, vivant tu dois mourir/Habitue-toi donc à ne pas mourir, à mourir” ... Ces phrases, tirées de *Stimuli virtutum, fraena peccatorum* sont reproduites sous forme de vers. Un vers de Virgile (*Églogues*) – „L'amour triomphe de tout” - bénéficie d'un commentaire moralisateur: „Cet amour va fouler aux pieds toutes choses, quelque puissantes ou faibles qu'elles soient, et va les apaiser”.

### 3. Le Sage et le Monde

L'auteur de cette ingénieuse *disputatio* sur un thème moral qui agite le monde médiéval (le rapport entre les joies de l'esprit et les plaisirs du monde éphémère) clôt le dialogue par dix commandements des stoïques, tirés de l'écrit d'Andrea Wissowatius, avec un addendum (appelé *Enseignements d'un autre*) inspiré toujours de *Stimuli virtutum*. On en retient quelques-uns: „écoute beaucoup, parle peu, tais ce qu'il faut taire”; „crois en Dieu, ne crois pas en toi”; „fais ce qui est juste”, c'est-à-dire fais dans ta vie ce qui est normal, vrai, juste. A la fin, Cantemir propose une *Échelle* où il fait la synthèse des discussions sous forme, le plus souvent, d'aphorisme très brefs: „Tu n'auras pas bonne renommée avec des mauvaises actions”; „Reste aveugle et muet face aux tentations du monde”; „la richesse engendre la convoitise”; „la discorde tue les frères”; „Dieu est l'ennemi du riche arrogant”; „le désir d'acquérir c'est la ruine de l'âme”; „le monde a fait déraisonner beaucoup de gens raisonnables”; „en devenant riche, ne deviens pas avare”; „les commandements de Dieu sont aussi pesants que les tentations humaines”; „douceur du monde, poison de l'âme”; „l'homme, plus il monte, plus la chute sera dure”; „Dieu a fait de l'homme, un esclave, le maître du monde”; „Dieu récompense non pas le paresseux, mais le bûcheur”; „belle harmonie, le corps avec le monde, l'âme avec le ciel”; „tu dois tout tenter, retiens les bonnes (choses), repousse les mauvaises” etc. ...

Comme on peut le déduire de ce répertoire de thèmes et d'enseignements, Cantemir se propose de définir, par un dialogue bien ficelé, une morale de l'homme vertueux. Son modèle - on le voit facilement - c'est le modèle médiéval; cela veut dire que l'homme doit mettre un frein à ses convoitises et ne pas se laisser tenter par ce que l'Apôtre appelle „la sagesse du corps”. Il s'agit, essentiellement, de la morale chrétienne, reposant - dans la démonstration du *Divan* - sur les principes des philosophes et des poètes anciens. Il ne faut pas y chercher l'originalité absolue mais la finesse des nuances et, de temps à autre, quelque observation personnelle. Cantemir publie *Le Divan* à 25 ans; si nous tenons compte de l'échelle des âges à sept degrés qu'il avait établie lui-même, cela veut dire qu'il le publie au moment du passage de *cătărigia* (l'adolescence) à *voinicie* (la fleur de l'âge). Force est alors de remarquer la capacité du jeune philosophe de créer un langage philosophique

avec les moyens d'une langue inapte jusqu'alors à exprimer de telles subtilités de la pensée. Cantemir est, certes, notre premier *logotet* („logothète” - dans le sens de créateur de langage) dans ce domaine.

#### 4. *L'Arbre de vie. L'Ame et le Corps*

Dans ce *Jugement de l'âme avec le corps* il existe, comme nous l'avons déjà noté, un arbre de vie ou une échelle des âges qui mérite notre attention. L'échelle a sept degrés qui marquent „le temps de pénitence”, le moraliste affirmant que celui-ci peut aller jusqu'à 80 ans. Avant cet âge, s'il n'est pas atteint par une maladie incurable, l'homme est en pleine vigueur et il peut se repentir, il peut, autrement dit, vivre décemment („dans la juste voie de la vie”) et se préparer, par des prières répétées, pour le grand passage. Si l'on ne fait pas entrer en ligne de compte les deux degrés de l'enfance, il nous reste cinq âges où peuvent se manifester - selon Cantemir - *l'esprit de vie*, c'est-à-dire l'esprit de création, l'esprit d'affirmation, l'esprit de bon sens et l'esprit d'action: *cătărigia* (l'adolescence) qui va de 14 à 21 ans, puis *voinicia* (la fleur de l'âge), *bărbăția* (la force de l'âge), *căruntețele* (l'âge mûr) et *bătrânețele* (la vieillesse)... En tenant compte des maladies, de la vieillesse, des infirmités et, en général, des malheurs qui peuvent frapper l'homme, le moraliste arrive à la conclusion que *l'esprit de vie* agit à peu près 26 ans dans l'espace d'existence du „petit monde”... Après quoi, il se penche sur chaque âge et en définit les besoins et les possibilités. Il fait, autrement dit, de la psychologie et de la pédagogie. Avec l'enfant, il faut être „dur”, être sévère pour qu'il gagne en „sagacité”... Il faut en faire de même avec les adolescents et les jeunes pour leur apprendre les bonnes habitudes, le savoir et la compréhension du monde: „car pendant l'enfance tu pourras prendre de bonnes ou de mauvaises habitudes et ce que tu acquerras maintenant, tu en hériteras à la vieillesse”... Les châtiments corporels ne sont pas bannis de cette pédagogie élémentaire parce que ce qui est planté maintenant, pendant l'enfance, croît et devient beau et vaillant plus tard. Le moraliste aime appuyer ces idées simples par des paraboles qu'il va chercher dans les textes sacrés ou qu'il va forger lui-même dans l'esprit de ces textes: „le beau temps fait mûrir les récoltes et, avec le temps, tu mangeras des fruits juteux” ou bien „si tu jettes des fondations solides, tu bâtiras une grande maison haute et belle”...

Le châtiment et l'instruction gravissent de front les premiers degrés de l'échelle des âges et Cantemir dit que le châtiment est celui qui fait que l'homme se distingue de l'animal. Dans la fleur de l'âge, l'homme - *le vaillant* - doit être „observé et surveillé” pour qu'il ne tombe pas sous la mauvaise influence des faux amis. À cet âge là, le sang bouillonne et les tentations sont grandes; il faut donc l'aider à s'en défaire et à suivre „la justice, la loi, l'amour et la paix”, vertus prônées par la Bible.

Le moraliste insiste sur le fait que, pendant sa jeunesse, l'homme est aussi vulnérable, tenté, agressé par des tentations impures. Son temps est maintenant

*vigoureux* et *beau* mais, pour qu'il reste ainsi, il faut que l'âme se défende et qu'elle ne devienne pas *vile*, qu'elle *ne tombe pas malade*... Le moraliste n'est pas l'adepte de l'ascèse rigoureuse, de la retraite dans le désert; il prône la prudence, la chasteté, la sagesse ... S'il arrive que l'homme tombe malade ou qu'il soit enfermé, alors il doit se défendre par la force de son âme. Qu'il fasse preuve, autrement dit, „de l'infinie patience de saints devant tous les malheurs”, écrit Cantemir en paraphrasant les épîtres de Paul et en en déduisant une morale pratique. Car tel est son *Divan*: un manuel de morale pratique à l'usage du bon chrétien oriental.

Les enseignements, les exhortations à bien réfléchir de même que diverses situations de l'existence humaine tels la pauvreté ou l'esclavage on les retrouve aussi au niveau des autres âges. Ils recommandent tous de prendre soin de l'âme. *Câruntețea* (l'âge mûr) représente „le début du rabougrissement du fruit”, c'est-à-dire la décrépitude, l'affaiblissement du corps, le cumul des amertumes. Et si le corps s'affaiblit, question rhétorique posée par notre moraliste, n'est-il pas normal de tenter de raffermir son âme? Il trouve les mots justes pour suggérer cette sagesse du sixième âge (selon sa numérotation): „Et puisque on s'aliène son corps, ne serait-il pas honteux de s'aliéner aussi l'âme?” Lorsque la vieillesse s'installe pour de bon, la voix du moraliste Cantemir redevient lyrique et prophétique, telle qu'elle l'était quand elle évoquait les vanités de ce monde. La vieillesse veut dire renoncement „aux délices et aux tentations passagères”, désespoir, agression des inconvénients de toutes sortes et, si tout cela t'est déjà arrivé, sois sûr que „tu es proche de la mort”. Comment s'en protéger et avec quoi?... En fuyant les mauvaises actions et en favorisant les bonnes - répond l'auteur de morale pratique... „Sois prêt - ajoute-t-il - ne t'afflige pas, ne t'attriste pas car Dieu le miséricordieux va rebâtir et consolider, pour ton bien et pour ton usage, la vieille maison pourrie et délabrée de ton âme”...

C'est dans cet esprit de réconciliation entre l'âme et le corps que finit la deuxième partie (c'est-à-dire les textes qui appartiennent à Cantemir) de ce dialogue qui avait débuté selon le modèle platonicien, orienté, on l'a vu, non pas vers la philosophie spéculative mais vers une philosophie de l'existence, vers une morale pratique. Quelle est sa valeur moralisatrice et littéraire? À l'encontre des historiens qui le considèrent confus et rébarbatif, George Călinescu lui trouve quelques mérites incontestables tout en se déclarant lui aussi épouvanté par „la barbare pédanterie” du savant et par la syntaxe de la phrase. Il vante, certes, l'effort déployé pour créer un langage philosophique mais il ne goûte pas le fait que *le Sage* de Cantemir, voulant donner une définition spiritualiste du monde, „s'enfonce dans la forêt des préceptes et des moralités, accompagné par une pléthore de citations bibliques”... L'observation est correcte mais, en traversant cette forêt de préceptes bibliques et en triomphant des aspérités de la phrase, le lecteur moderne peut apprécier quelques-unes des qualités du *Divan* ... Tout d'abord, l'ambition d'embrasser et de donner une explication de ce monde en partant, il est vrai, des vérités bibliques pour construire, à la fin, une *éthique de l'homme vertueux*. Une éthique fondée sur les préceptes de la religion chrétienne orientale et, en même temps, élaborée à partir du modèle du monde médiéval. Au centre, nous retrouvons



l'homme sobre et vertueux, non pas retiré du monde mais sage et moral au milieu d'un monde où fourmillent les tentations impures et la volonté féroce de s'enrichir et d'avoir du pouvoir. Il y a ensuite dans le dialogue de Cantemir quelque chose qui plaît à la lecture et qui est même digne d'admiration: la finesse de la pensée et, de temps à autre, l'heureuse association des mots - en d'autres termes, le génie créateur. C'est le signe le plus puissant du talent de moraliste qui, je le répète, me semble essentiel dans les écrits de ce Moldave né au carrefour de plusieurs cultures, dans le tumulte d'une histoire à vrai dire impossible.

### **5. „L'Histoire hiéroglyphique” et ses nombreuses parenthèses morales**

La finesse du moraliste Cantemir est plus évidente dans *L'Histoire hiéroglyphique*, plus exactement dans les nombreuses parenthèses figurant à l'intérieur du discours littéraire. Celles-ci forment un deuxième roman - on pourrait l'appeler un méta-roman moraliste qui accompagne et, dans certains endroits, double la narration proprement-dite. La technique est simple et, une fois fixée, l'auteur n'y renonce plus tout au long de cette allégorie. Les personnages tiennent des discours, le narrateur les commente et, en les commentant, il ajoute, entre parenthèses, ses propres opinions intitulées „sentences” ... Le nombre des sentences est, je le répète, très grand et on peut les lire les unes après les autres, comme un roman philosophique. Certes, elles ne sont pas toutes originales; mais qu'y a-t-il de vraiment nouveau et personnel dans la culture médiévale où la notion de propriété intellectuelle n'existe pas? De sorte que le romancier - moraliste, préoccupé de juger ses personnages (des oiseaux et des animaux qui tentent de rédiger les statuts d'un royaume commun), va chercher ses sentences un peu partout et nous en fait part dans son langage livresque enjolivé que Nicolae Iorga trouvait inapproprié. Ces sentences au nombre de 760 - comme le précise Cantemir lui-même dans la préface („on pourrait les appeler mots choisis”) - circulaient dans l'époque. En étudiant leur origine et leur caractère, Nicolae Stoicescu les répartit en trois catégories: 1) populaires; 2) cultes et 3) créations propres. Certains de ces proverbes populaires, dit-il, sont d'origine turque ou polonaise, la plupart sont de toute évidence roumains et circulent encore de nos jours („comme on fait son lit on se couche”, „les projets qu'on fait ne s'accordent pas toujours avec la réalité”, etc). Tous les autres - des maximes cultes - viennent d'Aristote, de Cicéron, d'Horace etc.

La présente étude s'intéresse moins à l'origine de ces „sentences” et beaucoup plus à leur langage et, dans la mesure du possible, à la finesse de la pensée moraliste, au cachet personnel du *dire*. Le vocabulaire du *dire*, dans le roman, renferme surtout des notions d'ordre éthique mais aussi du domaine de la rhétorique, de la logique et de la philosophie telles „une aporie hypothétique”, „palinodie rhétorique” etc. On trouve aussi dans *L'Histoire hiéroglyphique* - dans la série des sentences placées entre parenthèses et même dans le texte de la fiction proprement-dite - des constructions lexicales que le prosateur appelle une fois „les paroles entortillées de

l'oracle". Pour les comprendre, il faut consulter le glossaire dressé par les éditeurs. On peut pourtant en approximer le sens à l'aide du contexte. Elles entrent toutes dans le scénario et dans le langage de cette narration allégorique qui possède - à part la dimension moraliste dont nous avons parlé - un côté ésotérique soutenu par moult allusions, paraboles, comparaisons compliquées, *hrismos* (oracles) embrouillés, entortillés. Qu'est-ce qu'elles communiquent et dans quelle mesure peut-on les inclure dans une anthologie de la littérature moraliste pour laquelle les Roumains ont une véritable prédilection? Formulées soigneusement, je le répète, en faisant attention à ce qu'elles ne „blessent et n'écorment" pas l'honneur et la vérité, les maximes de Cantemir reformulent souvent des proverbes populaires ou, quand il n'en invente pas d'autres, nuancent, par des renvois inédits, celles puisées dans les écrits classiques. Voilà une première réflexion, sur la dispute: „une longue dispute ressemble à une maladie chronique". Une autre sur les mauvaises pensées qui rongent l'homme dans son for intérieur: „pour le cœur méchant, la querelle est comme un souffle sur les braises".

La réflexion du philosophe s'arrête aussi sur le statut de l'homme politique qui, mal perçu par les siens, ne saurait espérer amour et respect de la part des autres: „celui qui n'est pas aimé par les siens, comment pourrait-il l'être par les étrangers? Si les siens n'ont pu admettre ses mauvaises actions, comment des étrangers pourront-ils le faire?" Remarque toujours valable dans le monde politique actuel. Pour parler des effets de la jalousie sur l'esprit, Cantemir fait appel à une comparaison „marine": „tels les feux du soleil qui font virer la peau du blanc au noir, la jalousie du cœur fait virer la pensée de bonne à mauvaise". Pour ce qui est de l'idée que *plus fait douceur que violence*, il voit les choses de manière différente et, pour se faire comprendre mieux, il prend comme point de référence un élément du domaine médical: „la bonne parole désagréable ressemble à la médecine écœurante mais bienfaisante pour le corps du malade; il en est de même pour le sage; quant au fou, c'est comme du poison dans les entrailles de l'homme sain".

Lorsqu'il se met à parler des flatteurs du Corbeau et, en général, de la sincérité des gens soumis au pouvoir, Cantemir note que ces derniers, par peur, ne disent que ce qui plaît au maître. Diplomatie parfaitement en usage à l'époque moderne: „La plupart des sujets, par peur, sont habitués non pas à la vérité mais à ce que veut le maître, pour lui plaire et le contenter". La morale de la fable c'est que l'homme sage ne doit jamais s'asseoir sur „l'escabeau du mensonge". Cantemir vitupère aussi contre „la méconnaissance des mots utiles" et contre „l'embrouillamini de mots" - c'est-à-dire le galimatias, l'impropriété des termes, la rhétorique de l'individu dépourvu d'intelligence. Cantemir exige que tout discours ne franchisse pas „les limites de la logique" et ajoute: „la connaissance des choses c'est la lumière de l'esprit tandis que leur méconnaissance c'est l'obscurcissement du savoir"... Maxime qui passe d'une culture à l'autre et d'une époque à l'autre. Et Cantemir de nous proposer une variante: „là où les oreilles de la vérités sont bouchées, les prophètes semblent raconter des bobards".

Ou encore:

„l'expérience et l'examen des choses peuvent être plus vrais que tout jugement de l'esprit et les arguments de l'observation plus forts que tout raisonnement””.

x

„car le libre arbitre, afin de faire voir son pouvoir, est plus enclin à pencher du côté du mal et contre la vérité que du côté du bien et du plaisir de la vérité”.

x

„que la jalousie est une bête à plusieurs têtes qui avalent toutes la haine et vomissent la dispute et la discorde”.

x

„qu'il est beaucoup plus aisé à distinguer entre le blanc et le noir pour celui qui est aveugle ou qui ne jouit pas de la lumière du soleil que de dire si une chose est méritoire ou blâmable sans la connaître”.

x

„la sagesse occupe non pas les trônes majestueux mais les têtes humbles et instruites”.

x

Nous allons interrompre pour un moment la série de ces maximes exprimées, comme le dit l'auteur lui-même, „avec des mots dégrossis et cachés derrière des paraboles” pour nous arrêter sur un fragment un peu plus long où le romancier-philosophe, en parlant du „tartare de la méconnaissance”, définit les catégories de la science (de la logique) qu'il utilise en partant du principe de Socrate: „Ceux qui n'ont jamais lu ont préservé une bonne vue plus longtemps mais l'ignorance les a jetés dans les ténèbres et le tartare de la méconnaissance. S'il en avait été autrement, leurs réponses se seraient rapportées aux catégories sur lesquelles vous les aviez interrogés. Vous posez des questions sur la qualité et on vous répond sur la quantité et sur le genre. Vous lui demandez ce que c'est et elle vous répond combien il y en a et de quel genre (quand la réponse ne tient pas compte de la question c'est comme si l'on assistait à un dialogue entre un muet et un sourd). Vous lui demandez ce qu'elle dit d'elle-même et elle vous répond ce qu'elle exige, désire... C'est pourquoi vous devez nettoyer vos oreilles de ces paroles dégoûtantes (le mot impropre produit autant d'aversion à l'oreille qui écoute que les plats trop lourds et gras à l'estomac sensible). En d'autres mots, si cela est possible, vous attendez que votre question soit posée et que la réponse soit donnée (car l'esprit sage empêche la bouche de prononcer des mots ignobles et les oreilles d'entendre des propos inutiles). Et si cela n'est pas possible, je vous conseille de poser les questions non pas en tenant compte de ce que vous savez mais en tenant compte de sa stupidité et de son

ignorance; ne demandez ni ce que c'est ni qui c'est (car vous savez très bien que se connaître soi-même c'est l'essentiel de la philosophie), mais demandez-lui son nom; et si elle connaît son nom, vous pouvez vous attendre à ce qu'elle ait au moins autant d'intelligence que le chien qui reconnaît son nom au son de la voix qui l'appelle. Et si elle n'a même pas gardé dans sa mémoire son nom correct, abandonnez tout espoir car il est impossible d'apprendre quoi que ce soit de celui qui ne sait rien.

Cantemir explique ici les concepts qu'il traduit des philosophes grecs (*ceință*, *cătință* et *feldeință*) dans une langue moldave de cabinet parce qu'il veut délimiter la science de l'ignorance, la sagesse de la sottise, la rhétorique de la vérité de ce qu'il avait appelé auparavant éloges hypocrites et „cu mascara în poftale” (outrageuses à souhait). Une page autrement essentielle dans le roman philosophique de cette allégorie de la lutte pour le pouvoir... L'envie - mal très répandu et extrêmement préjudiciable - est une notion qui revient dans les commentaires du moraliste Cantemir. Il en parle à un moment donné comme de „l'inflammation de l'envie fétide” considérant que les „paroles piquantes”, c'est-à-dire malveillantes, sont le signe d'un cœur envieux... Avoir une nature noble et dire beaucoup de choses ne suffit pas, nous avertit Cantemir, si l'on ne mène pas à bien les choses... Tel son personnage Cuconos qui „par nature, a un bon jugement [...] mais il parle beaucoup et ne mène à bien que peu de choses”... Il s'agit, certes, de notre adamisme, autrement dit du battage que l'on fait quand on commence quelque chose et de la paresse ou l'ignorance qui nous empêche de mener à bonne fin ce que nous avons commencé parce que - le moraliste Cantemir le dit dans une phrase - „la parole est vaine en l'absence du savoir et il est risible et inutile de commencer quelque chose sans avoir une idée de la fin”.

Une note de ce roman regorgeant de paraboles et de sentences tel un arbre majestueux dans un décor austère insiste sur le fait que celui qui ne se laisse pas vaincre par l'homme peut être vaincu par le vin qui agit par la main gracieuse de la femme: „car, souvent, ce que l'homme ne peut vaincre l'arbre le vainc; les empereurs et les rois qui ont conquis le monde et n'ont jamais été vaincus, le vin les a soumis et l'ivresse, par la main de la femme, les a vaincus; plus on avait chanté leurs louanges avant, plus on les a bafoués par la suite”.

## 6. Le Bienheureux silence

Le moraliste, las des discours hypocrites des deux parties qui se disputent l'emprise dans sa fable, vante la sagesse du silence en y voyant le fondement de la philosophie: („Oh, bienheureux silence, c'est toujours dans le silence que nous écoutons et apprenons tout ce qu'il faut apprendre et la parole de la sagesse a toujours jailli du puits du silence”). Il vante surtout le silence du Loup qui représente „non seulement le silence courageux mais aussi un esprit flaireur”. *Silence courageux* - que c'est bien dit! *Esprit flaireur* - quelle formule heureuse! Remarquons cependant que le silence a lui aussi son discours - plus équilibré, plus

pondéré - par lequel il s'exprime, autrement on n'y prendrait pas garde. Le Loup exprime bien la philosophie du silence dans le roman de Cantemir.

En vantant le fondement de la philosophie (le silence), Cantemir ridiculise „le discours confus”, c'est-à-dire embrouillé, compliqué, bref le discours prolix, ennuyeux et inutile: „le discours confus s'avère toujours vain ou conduit toujours à la dispute, tandis que le silence conduit doucement à la paix ou à la victoire”. Par contre, le beau discours „s'il ne finissait jamais, deviendrait encore plus agréable pour les connaisseurs; et les profanes trouveraient plus d'intérêt aux contes bleus qu'aux sentences des philosophes”. Il suffit que quelqu'un soit loquace et fourbe („prin rost de bun ritor” - un beau parleur) pour qu'il gagne le cœur de la foule et fasse triompher son opinion, écrit Cantemir: „le feu peut venir à bout des choses solides et la langue bien pendue des âmes pusillanimes”. Par conséquent, *le Sage* de Cantemir préfère se taire dans les assemblées bruyantes car „il serait plus facile d'entendre des paroles dans le vacarme des chaudronniers que dans une assemblée de barbares”. Ou encore: „c'est un signe de sagesse que de prédire, à partir de ce que l'on a vu ou entendu, les choses innédites et innouies de même que de juger des choses à venir à partir des choses du passé”.

„Qu'y a-t-il de plus facile pour les mortels que de médire? qu'y a-t-il de plus difficile pour les hommes que de dire la vérité et de faire ce qui est juste?”.

x

Beaucoup d'aphorismes visent, certes, le comportement éthique de l'homme et les situations existentielles fondamentales. Qu'est-ce que le bonheur et combien il dure?, demande Cantemir. Pour l'instant, il ne nous dit pas ce qu'est le bonheur mais il touche deux mots de la chance et de l'ancienneté du vrai bonheur:

„car le vrai bonheur, plus il vieillit, plus il devient intense”.

ou:

„le bonheur et la gloire de quelqu'un sont toujours intimement liés au malheur et à la déchéance de quelqu'un d'autre” (En bon français: *Le bonheur des uns fait le malheur des autres*).

x

„la cupidité alliée au pouvoir c'est comme du feu sur de l'herbe sèche”.

x

„la lance d'or traverse les murs, la cupidité vend sa race et ses terres”.

x

„souvent, une grande joie nous rend muets et le dépit immodéré trouble l'esprit”.

x

„il est plus facile à la nature de faire pousser des cornes à un Chameau que de faire jaillir une bonne parole ou une bonne pensée d'un cœur noir”.

x

„car la tête baissée pousse à la compassion aussi bine les miséricordieux que les incléments”.

Ou encore :

„le coeur pur pense qu’il est plus facile de mélanger le feu avec l’eau que de faire piétiner la justice par l’injustice”.

x

„là où la tyrannie met le pied, on empiète sur la justice; là où les maîtres rompent les liens de la justice, les tyrans mettent les fers de l’inimitié”.

x

„celui qui ment, il perd tout d’abord la face, puis il tue son âme”.

x

„celui qui ne cherche que son bien et son bonheur, veut le mal et la déchéance de tous”.

Après avoir cité tant de sentences profitables, le moraliste reconnaît l’utilité de la discussion, de la dispute (dialectique) et affirme qu’il est guidé, dans tout ce qu’il pense et dans tout ce qu’il fait, par le flambeau de la vérité:

„à propos de toute chose, une opinion en fait naître une autre et la science est le flambeau de la vérité”.

x

Parfois, le sobre, le profond Cantemir fait entrer ses sentences dans des phrases vives, enjouées; un style que vont utiliser beaucoup plus tard Ion Creangă et, dans une réplique post-moderne, Nichita Stănescu. Un exemple:

„că unde Leul vulturește și Vulturul leuiaște, prepelița ce va iepuri și iepurele ce va prepeliți?”

„Car là où le Lion vautoure et le Vautour lionne, qu’est-ce que la caille va liévrer et le lièvre cailler?”

Et lorsque la pucelle Helge est forcée d’épouser le Chameau (mariage de raison), le moraliste ne laisse pas passer l’occasion et évoque la gloire céleste et les paradoxes du monde dans un discours hypocrite où il introduit, pour plus d’effet, une note de désespoir et de prophétie: „O, Mon Dieu et vous les saints, comment avez-vous pu souffrir chose pareille? Où se trouve la brimbale du ciel avec laquelle vous levez et vous posez les fondements de la terre? O, sainte justice, mets ton équerre et vois combien le sort est injuste: quelle ressemblance entre la bosse, le cou poilu, la poitrine, les genoux nouveaux, les longues jambes, les maxillaires à grosses dents, les oreilles dressées, les petits yeux, les muscles tordus, les veines tendues et les gros sabots du Chameau et le corps délicat, à la peau blanche, aux

yeux noirs et charmeurs, aux doigts souples, aux ongles roses, aux veines délicates, à la taille svelte et au cou potelé de Helge?

O, fortune aveugle et sourde, o, tyran inclément et païen, o justice arbitraire et hypocrite, loi inique et sans règles! Que les morts ouvrent les oreilles, que les vivants regardent! Le Chameau épouse Helge, l'éléphant marie la souris et la colline donne sa main à la vallée. Quelle oreille a entendu, quel œil a vu ou quelle bouche a raconté chose pareille? (Taisez-vous, Parques, car vous ne cherchez jamais à aprier ni souches, ni figures, ni genres et ne faites que ce qu'il vous plaît!)”

Après avoir brossé ces deux portraits qui, par l'alternance entre grotesque énorme et éléments ineffables, annoncent la technique utilisée, beaucoup plus tard, par Tudor Arghezi, Cantemir clôt la description de l'union anti-nature entre le monstrueux Chameau et la suave pucelle Helge par une cérémonie rustique où l'on rencontre un cortège de moustiques qui jouent de flûtes, des cigales qui jouent de fifres et des abeilles bourdonnantes, des mouches qui tourbillonnent dans l'air et des fourmis qui dansent par terre; et pendant ce temps, des grenouilles récitent ces vers railleurs qui ne manquent cependant pas de lyrisme authentique:

„O, Helge, pucelle, belle épousée,  
Épouse pucelle, pucelle épousée,  
Le Chameau blatère, elle n'y comprend rien.  
Qu'elle aille à Athènes pour choisir son bien.  
Épouse pucelle, pucelle épousée  
Au bout de six mois qu'elle puisse acoucher  
La foudre, l'épée, le feu détruit  
Le lit tout intact où on l'avait mise.”

### ***7. L'Homme vertueux et l'honnête homme***

Le poète Nichita Stănescu a choisi quelques-unes de ces sentences, fantasmes et palinodies (refrains) figurant dans *L'Histoire hiéroglyphique* et les a mis en vers. Voilà la variante qu'il donne d'un petit poème de Cantemir où l'on parle de l'effort de faire fortune et du souci de ne pas écorner l'honneur:

*Pareil à tous les sages dignes d'estime  
Moi-même aussi je trime,  
Non pas seulement pour acquérir  
Mais pour garder intact l'honneur  
(Car si, pour l'acquérir  
Nombreuses et rudes sont les sueurs  
Pour le garder il faut mieux faire:  
Des larmes de sang sont nécessaires).*

ou bien ces quelques remarques sur la vitesse de propagation de la parole de par le monde et sur l'impossibilité de lui faire rebrousser chemin :

*La parole une fois lâchée  
s'en va plus vite que javelot  
ou pierre  
jetée au fond de l'eau ;  
et même si on a vu pierre ressortir  
– espoir permis,  
on n'a pu faire parole revenir  
– espoir proscrit.*

Et toujours à propos de la parole, cette fois comme outil pédagogique :

*Je crois que maintes fois ce qui ne commence point par la parole s'achève  
par le bâton.*

Lorsque nous lisons ces réflexions notées dans une langue qui tatonne encore pour inventer son vocabulaire et trouver sa fluence, qui est aux prises avec les paradigmes „de la logique”, une question s'impose inévitablement: combien européen et combien profond est leur auteur, né, on le sait, au début du dernier quart du siècle des moralistes? L'année où naît Cantemir (1673) - année de la mort de Molière et du cardinal de Retz - les grands moralistes du siècle (La Rochefoucauld, Pascal, la Marquise de Sévigné, Madame de La Fayette, Bossuet) étaient déjà morts ou ils étaient sur le point d'achever leur itinéraire et la génération des encyclopédistes ne s'était pas encore constituée. Montesquieu naît en 1689, Voltaire en 1694, Rousseau en 1712 et Diderot en 1713. Dimitrie, fils du prince moldave Constatin (Cantemir), est le contemporain du duc de Saint-Simon (1675–1755) et sa formation intellectuelle se fait dans l'atmosphère grecque et dans la tradition byzantine qui dominait le milieu culturel cosmopolite que représentait, à l'époque, Istanbul. Il n'a certes pas lu les auteurs que je viens d'énumérer mais il a lu la Bible et les philosophes anciens grecs et latins et, autant que possible, certains des sages de l'Orient. La source principale de ses réflexions morales est le *Nouveau Testament*, complétée par la philosophie des stoïques. Les sujets dont il débat sont *l'envie, l'orgueil, l'ami et l'ennemi, la bonne parole et le beau discours, les oreilles de la vérité et l'escabeau du mensonge, le raisonnement juste, la discorde*; en citant l'école de Diogène (avec „la philosophie qu'on appelle cynique”), il rejette l'individualisme agressif en le considérant indigne...

Son modèle c'est *l'homme vertueux* qui, en partie, est l'homme religieux. Celui-ci, on l'a vu, „n'a pas un esprit farfelu et n'est pas avare de paroles”, sait baisser sa tête, au besoin, pour échapper à un grand danger (morale que les Roumains ont souvent mise en pratique durant leur histoire tumultueuse, que les moralistes sceptiques ont condamnée avec véhémence par la suite et qu'ils considèrent comme le péché capital du comportement national), est *miséricordieux (la compassion, le silence courageux, la prudence, la bonne administration et la modération de l'esprit -*



autant de thèmes repris par Cantemir), a le cœur pur, ne se laisse pas tenter par „les vils appétits humains” et, en général, par les illusions de ce monde ... Pareil à tout esprit élevé dans les valeurs du christianisme, l’homme de Cantemir *apprend à mourir...* *L’amour* est placé au-dessus de toutes les qualités. „L’amour triomphe de tout” écrit Cantemir dans *Le Divan*. Il n’apprécie pas les gloires éphémères de ce monde mais, à se pencher sur sa biographie, on découvre que le Prince Cantemir, lui non plus, ne les a pas méprisées, vu qu’il a lutté deux fois pour devenir le prince régnant de la Moldavie. Cependant, lorsqu’il réfléchit à *l’imposture* du monde, nous observons que le Prince devient sceptique et recommande la philosophie de l’Ecclésiaste. Par conséquent, l’homme de Cantemir abandonne les enseignements de l’Église et sa vie devrait être une continuelle préparation pour la rencontre avec le Jugement dernier.

## x

Lorsqu’on compare ce modèle d’existence à celui proposé, par exemple, par les moralistes français, on remarque tout de suite les différences entre l’homme religieux de l’Est européen toujours à la merci des événements (tel que le présente Cantemir) et le modèle occidental (dans sa variante française) représentée par *l’honnête homme*. A propos de celui-ci, La Rochefoucauld écrit: „*le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien*”... Et que celui „*qui vit sans folie* (la folie des passions, certes) *n’est pas si sage qu’il croit*”; ou encore „*l’hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu*” et „*la vertu n’irait pas loin si la vanité ne lui tenait compagnie*”. *L’honnête homme* doit avoir le talent de la conversation et sa philosophie de l’existence est fondée sur l’amour et l’honneur. Voilà les thèmes qui passionnent les moralistes du XVII<sup>e</sup> siècle et les poussent à écrire des phrases mémorables sur l’amour dans toutes les combinaisons et dans toutes les situations possibles. *L’honnête homme* est un *homme du monde* et chaque parole qu’il prononce se doit d’être mémorable. La sainteté n’est pas son principal souci, ni la mort ni le Jugement dernier ne hantent son esprit.

On a observé depuis longtemps que la réflexion religieuse n’est pas présente, en général, dans les maximes de La Rochefoucauld. Le cardinal de Retz, dans ses *Mémoires*, écrit lui aussi davantage sur la conscience de l’homme public que sur la conscience de l’homme religieux. La grandeur du premier est fondée sur l’intelligence de choisir entre „les grands inconvénients” et sur la manière subtile d’ironiser „les gens irrésolus” et „la vanité ridicule” de ceux qui sont nés dans „la basse-cour” et qui n’ont pas eu, dit la cardinal, l’expérience de „l’antichambre”. En d’autres mots, ceux qui n’ont pas une bonne éducation.

Par sa tentative de construire une morale de l’homme religieux, Cantemir pourrait s’apparenter, jusqu’à un certain point, de Pascal. Celui-ci déteste l’homme qui use trop souvent de bons mots („*diseur de bons mots, mauvais caractère*”) et croit que „*c’est le cœur qui sent Dieu, et non la raison*”. La différence entre les deux philosophes de la morale chrétienne est, pourtant, considérable: Pascal est d’avis que „*la grandeur de l’homme est grande en ce qu’il se connaît misérable*”,

Cantemir pense que la seule dignité de l'homme c'est de s'humilier devant Dieu et de respecter strictement les règles de l'église. Pascal place Jésus entre l'individu pieux et Dieu en affirmant qu'„il est non seulement impossible, mais inutile de connaître Dieu sans Jésus-Christ”. Phrase que Dimitrie Cantemir n'aurait jamais pu écrire. Ni celle qui suit: „Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde. Il ne faut pas dormir pendant ce temps-là”. Pour ce qui est du silence, il y a différence encore une fois: Pascal affirme que „le silence est la plus grande persécution: jamais les saints ne se sont tus” tandis que l'auteur du *Divan* pense que le silence est signe de sagesse.

Cantemir n'aboutit pas à ces subtilités et, pour dire vrai, il ne s'en soucie guère lorsqu'il s'agit de définir les vertus et les faiblesses de l'homme. Il s'en tient aux péchés capitaux - appelons-les ainsi - et toutes ses réflexions se proposent de séparer le bien d'avec le mal et de ramener l'homme dans la voie des vertus chrétiennes, mises - selon les phrases citées ci-dessus - sous le signe de *la sagesse*, de *l'honneur* et de *l'amour* (au sens large du mot). Conjuguées, elles assurent l'honorabilité de „celui qui a une nature noble” (l'homme vertueux et respecté, l'homme pieux, prêt pour la grande épreuve de la mort) et son passage à travers „la douceur de vivre”.

J'aurais besoin de beaucoup de temps pour mener ma démonstration à bonne fin et vous convaincre que le Prince Cantemir, l'homme de lettres et l'homme de guerre que vante Voltaire est, dans son époque et avec son style fastueux, baroque à teintes orientales, un moraliste de grande classe et que, aux côtés de Miron Costin, il ouvre un courant de pensée et crée un style moraliste qui se prolongent jusque dans la modernité et la postmodernité roumaines.